

Pahad David

ÉKEV - 18 AV 5786 - 1 AOÛT 2026

Divrei Torah extraits des
enseignements du Tsaddik Rabbi
David 'Hanania Pinto chlita



MASKIL LÉDAVID

LA VERTU DE S'INSTALLER EN TERRE SAINTE

« Car Hachem ton D.ieu te conduit dans un bon pays, pays de torrents et de sources jaillissant de l'abîme, dans les vallées et les montagnes ; pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers, pays d'oliviers oléagineux et de miel ; pays où tu mangeras le pain à discrétion, où tu ne manqueras de rien ; ce pays, ses pierres sont de fer, de ses montagnes, tu extrairas le cuivre. » (Dévarim 8, 7-9)

Ces versets soulignent la sainteté du pays d'Israël. La Torah précise que, lorsqu'on s'apprête à s'y installer, on doit savoir qu'il s'agit d'une terre particulière, dotée de sainteté, contrairement aux autres pays du monde. En quoi se différencie-t-elle de ces derniers ? Où réside donc sa sainteté ?

Elle est appelée « Terre Sainte » parce qu'elle retire sa sainteté de la Torah et des mitsvot qui lui sont propres et s'appliquent uniquement sur son sol. Par conséquent, tout Juif qui fait sa *alia* doit s'élever par le biais de l'étude de la Torah et de l'observation des mitsvot.

Au sujet d'Israël, il est également dit : « Un pays dont Hachem ton D.ieu prend soin : sur lui, les yeux de Hachem ton D.ieu sont fixés constamment, du début de l'année à la fin de l'année. » (Dévarim 11, 12)



En d'autres termes, il jouit d'une Providence divine permanente. Or, malheureusement, au lieu d'utiliser à bon escient tous ces atouts pour progresser spirituellement, nombre d'entre nous se laissent rapidement décourager par les difficultés de l'intégration.

Puisque nous parlons de la vertu de la Torah qui apporte à l'homme un renforcement, j'aimerais vous dire que c'est la seule chose qui m'a consolé suite au décès de ma mère, la Rabbanite, puisse-t-elle reposer en paix. Peu après qu'elle eut envoyé mon frère Yaakov étudier à la Yéchiva, mon père eut une attaque cérébrale. Lorsque

cette nouvelle parvint aux oreilles de mon frère, il téléphona à Maman et lui dit : « J'ai entendu que Papa avait eu une attaque cérébrale. Puis-je venir lui rendre visite ? » Elle lui répondit en arabe : « Ton père mourrait-il, ta mère mourrait-elle, tu resteras à la Yéchiva ! »

Mes parents ancrèrent en nous la foi en D.ieu et un amour inconditionnel pour la Torah, quelle que soit la situation, bonne ou mauvaise. Ils se sacrifièrent pour l'étude et nous transmirent la volonté d'en faire de même et d'y progresser toujours davantage, que Papa soit malade ou qu'une autre difficulté survienne.

À présent, j'aimerais vous parler de ma *alia* en Terre Sainte. Avant de faire ce pas, je me rendis chez le Gaon Rabbi Ovadia Yossef, que son mérite nous protège, pour connaître sa position à ce sujet. Il me répondit : « Bien sûr, bien sûr. C'est un pays saint, qui sanctifie ses habitants. Vous devez poursuivre ici et là-bas vos œuvres en faveur de la communauté. Il est vrai qu'ici, cette tâche est très difficile, mais, si vous réussissez, avec l'aide de D.ieu, vous aurez un grand mérite. »

Depuis que j'habite ici, j'ai eu l'occasion de constater la vérité de ces propos. De nombreuses familles ont fait leur *alia*, mais ne sont finalement pas restées habiter ici. Soit elles sont retournées en France, soit elles se sont dirigées vers d'autres pays. Ceci est dû au fait qu'elles ne s'étaient pas préparées correctement à leur installation en Israël. Elles n'avaient pas réfléchi où habiter ni où scolariser leurs enfants et comment les éduquer.

Car, de leur point de vue, Israël est un pays touristique, tandis que sa véritable nature de pays de Torah leur a échappé. C'est la raison pour laquelle elles n'ont pas su se préparer à leur vie en Terre Sainte. Même si certaines d'entre elles avaient prévu de se perfectionner par la suite, jusqu'à ce que leurs yeux se soient dessillés et qu'elles aient compris la valeur spirituelle d'Israël, leur situation financière était devenue très précaire, les plongeant dans un grand dilemme.

Nos ancêtres sortirent d'Égypte de manière très précipitée : « Parce que, chassés de l'Égypte, ils n'avaient pu attendre et ne s'étaient pas munis d'autres provisions. » (Chémot 12, 39) Ils suivirent Hachem vers le désert, terre inculte, sans avoir préparé la moindre provision de vivres et d'eau. Les mains vides, ils n'avaient que quelques restes de *matsa* emportés avec eux. Hachem accomplit en leur faveur de nombreux miracles, ce qui ancrâ dans leur cœur la foi en Lui. Cependant, nous sommes loin de les égaler et ne pouvons nous comparer à eux. À notre piètre niveau, il nous incombe de nous préparer à chaque entreprise, de prévoir le chemin que nous emprunterons et la manière dont nous agirons.



HISTOIRE DU BAAL CHEM TOV



Même le talon au service d'Hachem

« וְהָיָה עֲקֵב תִּשְׁמָעוֹן אֶת הַמִּצְוֹת הָאֵלֶּה, וְשִׁמְרָתָם וַעֲשִׂיתָם אֹתָם. » (דברים ז, יב)



« Et il arrivera, parce que vous aurez écouté ces lois, que vous les aurez gardées et accomplies. » (Devarim 7, 12)

On raconte qu'un jour, alors que le Tséma'h Tsédek de Loubavitch était encore un tout jeune enfant et commençait seulement l'étude du 'Houmach avec son maître, son grand-père, l'Admour Hazaken, Rabbi Chnéour Zalman de Liadi, l'interrogea.

Il lui demanda quel était le sens du verset : « עֲקֵב אֲשֹׁר שְׁמָעוֹ – אֲבִרְחָם בְּקוֹלִי » Parce qu'Avraham a écouté Ma voix » (Béréchit 26, 5).

Le jeune enfant répondit avec innocence et profondeur : « Le verset veut nous enseigner qu'Avraham Avinou écoutait les mitsvot d'Hachem même avec son talon (ekev)! »

Par cette réponse, il voulait dire qu'Avraham Avinou servait Hachem de tout son être, avec ses deux cent quarante-huit membres et ses trois cent soixante-cinq nerfs. Même son talon, la partie la plus basse du corps, était entièrement soumis à la volonté d'Hachem.

L'Admour Hazaken fut très heureux de cette réponse. Il ajouta alors que c'est également le sens de notre verset : « וְהָיָה עֲקֵב תִּשְׁמָעוֹן – Et il arrivera que le "talon" écoutera. » L'homme doit parvenir à ce que tout son corps soit au service d'Hachem. Même son talon, qui se trouve tout en bas du corps, doit être soumis à la Torah et aux mitsvot.

C'est dans cet esprit que le roi David déclarait : « חֲשַׁבְתִּי דֶרֶכִי, וְאָשִׁיבָה – נִגַּלְתִּי אֶל עֲדָתְךָ – J'ai réfléchi à mes chemins, et j'ai ramené mes pas vers Tes témoignages » (Téhilim 119, 59).

Nos Sages expliquent que David Hamelekh prévoyait parfois de se rendre dans différents lieux et réfléchissait à ses projets. Pourtant, ses pieds le conduisaient d'eux-mêmes vers le Beth Hamidrach, la maison d'étude. Pourquoi ? Parce qu'il avait tellement soumis tout son être au service d'Hachem que même ses pieds étaient naturellement attirés vers la Torah et les mitsvot.

Voilà une leçon magnifique et exigeante : nous devons aspirer à servir Hachem non seulement par nos paroles ou nos pensées, mais avec tout notre être. De la tête jusqu'aux pieds, chaque partie de notre corps doit être dirigée vers ce qui rapproche de la Torah, des mitsvot et de la volonté d'Hachem.

HISTOIRE AVEC RABBI DAVID PINTO

PASSER AU PÉAGE



Un jour, je voyageais avec mon accompagnateur, Rav Moché Mirali, sur une autoroute du New Jersey. Après avoir parcouru un certain nombre de kilomètres, nous avons été bloqués dans un grand bouchon.

Nous nous demandions à quoi il était dû et avons ouvert les fenêtres de notre voiture afin de tenter de nous renseigner. Des cris nous sont alors parvenus et, peu après, nous avons compris qu'il manquait dix centimes à un homme pour pouvoir continuer son voyage.

Les agents lui interdisant de passer, toute la circulation avait été bloquée. Face à ce tumulte, je suggérai à Rabbi Moché d'aller remettre dix centimes à ce conducteur pour que nous puissions poursuivre notre route.

Suite à cet incident, je me suis dit que si D.ieu avait fait en sorte que j'assiste à cette scène, c'était afin que j'en tire leçon.

Je réalisai alors que, dans ce monde, nous aussi cheminons continuellement sur une autoroute en direction du monde à venir. « Nos jours sont de soixante-dix ans et, en cas de grande vigueur, de quatre-vingts ans. » (Téhilim 90, 10)

Un beau jour, notre voyage se terminera et nous arriverons au péage. Or, notre mode de paiement consistera en Torah, mitsvot et bonnes actions. Malheur à celui qui, arrivé à ce péage, n'aura pas de quoi couvrir les frais de son voyage !

Cet incident me permit également de comprendre que l'homme peut, avec une toute petite faute, causer un immense bouchon dans le canal des bénédictions se déversant sur lui d'En-haut. Ce bouchon ne disparaîtra que s'il se repent de ce léger faux pas.



שבת שלום ומבורך



LA MISHNA DE LA SEMAINE

KEREM DAVID, PIRKE AVOT (3: 13)

רבי עקיבא אומר, שחוק וקלות ראש מרגילין לערְוָה.
מסורת סִיג לתורה, מעשרות סִיג לעֶשֶׂר, נְדָרִים סִיג
לפְרִישוֹת, סִיג לְחֻמָּה שְׂתִיקָה.

Rabbi 'Akiva dit : « L'ironie et la légèreté d'esprit familiarisent l'homme avec l'immoralité. » Et aussi : « La tradition est le gage (litt. barrière) de la Torah, les prélèvements sont gage de richesse, les vœux sont gage d'abstinence, et le gage de la sagesse est le silence. »

LES VŒUX SONT GAGE D'ABSTINENCE



Le Ramban écrit (Bamidbar 6, 14) : « Le nazir (personne qui se prive volontairement des produits de la vigne et se laisse pousser les cheveux, pour une période de trente jours), à la fin de sa période d'abstinence, devra offrir un expiatoire, car en terminant sa nézirout (période d'abstinence), il se rend coupable d'un péché. En effet, il est à présent couronné par sa sainteté et par son service divin ; il aurait

fallu qu'il demeure nazir à jamais et reste toute sa vie consacré à Dieu. Aussi une expiation est-elle nécessaire lorsqu'il s'apprête à se rendre à nouveau impur par les plaisirs de ce monde. »

Il ressort des paroles du Ramban que tout homme devrait effectivement être nazir toute sa vie et fuir les plaisirs du monde. Seulement, Dieu n'exige pas des hommes ce qu'ils sont incapables d'accomplir (Avoda Zara 3a). Mais comme ce nazir, qui s'est tenu à l'écart des tentations de plein gré, met malgré tout un terme à son abstinence, la Torah l'oblige à apporter un sacrifice d'expiation.

Or, comment l'homme peut-il acquérir cette vertu, et se maintenir à l'écart, sa vie entière, de tous les plaisirs du monde ? Il a pourtant été créé pour vivre dans ce monde et son corps est matériel. Il est bien contraint de manger, boire et dormir afin de subsister. Est-il possible d'exiger de l'homme qu'il se suffise de pain et d'eau toute sa vie durant ? Lorsqu'il se sanctifie dans ce qui lui est permis, mangeant, buvant et dormant dans le seul but de prendre des forces pour le service divin et non pour son propre plaisir, il est considéré comme s'étant sacrifié pour la Torah.

Rabbi Elimélekh de Lizensk zatsal écrit : « Avant de se laver les mains pour manger, il devra réciter la prière du repentant de Rabénou Yona zal. Et après avoir mangé le motsi, il dira : "Afin d'unir, au nom de tout Israël, Dieu et Son Immanence, je ne mange pas pour le plaisir de mon corps, que Dieu m'en préserve, mais seulement afin que mon corps soit en bonne santé et fort pour servir Dieu. Et qu'aucun péché, mauvaise pensée ou plaisir matériel n'empêche l'unité de Hachem à travers les étincelles saintes de cette nourriture et de cette boisson." »



HAFETZ HAIM LES LOIS DU LACHONE HARA

TENIR COMPTE DU RÉSULTAT

Un jour, Réouven vit de ses propres yeux un homme causer un préjudice financier à son prochain. Il savait que la victime risquait de perdre une somme importante, sans jamais pouvoir être dédommée.

Il se demanda alors : "Ai-je le droit de raconter ce que j'ai vu afin de l'aider ?"

La réponse est que cela peut être permis, à condition que l'intention soit réellement constructive. Réouven doit d'abord être absolument certain des faits, sans se baser sur une supposition ou sur des paroles entendues.

Ensuite, il doit essayer de parler directement à la personne qui a causé le tort, lui faire remarquer son erreur et lui demander de réparer le préjudice.



Ce n'est que si cette démarche ne suffit pas qu'il pourra envisager de rapporter les faits à la personne concernée ou à quelqu'un capable de l'aider. Mais avant de parler, il devra réfléchir sérieusement aux conséquences : est-ce que

cette parole permettra vraiment d'obtenir réparation ? Est-elle nécessaire selon la Torah ? Ne risque-t-elle pas de causer un dommage plus grand que le préjudice lui-même ?

Il est parfois permis de parler d'un mauvais comportement, non pour critiquer ou rabaisser quelqu'un, mais pour protéger une personne lésée et l'aider à obtenir justice. Toutefois, une telle parole exige beaucoup de prudence, de vérité et une intention entièrement désintéressée.



POUR RECEVOIR LES COURS

DE 5 MIN DU TSADIK

SECRETARIAT DU RAV

058 792 90 03

KOLHAIM@HPINTO.ORG.IL

Scannez ici





PERLES SUR LA PARACHA

« Séouda richona »

OR HAHAIM HAKADOCH

La vraie joie se révèle à la fin

« וְהָיָה עִקֵּב תִּשְׁמְעוּן אֶת הַמִּצְוֹת הָאֵלֶּה, וְשִׁמְרֵתֶם וַעֲשִׂיתֶם אֹתָם... »
(דברים 10)

« Et il arrivera, parce que vous écouterez ces lois, que vous les garderez et les accomplirez... » (Devarim 7, 12)



Le Or Ha'Haim Hakadoch, explique que le mot « Vehaya » exprime la joie, tandis que « Ékev » évoque la fin.

La Torah nous enseigne ainsi que la vraie joie ne se mesure pas au début d'un chemin, ni même pendant le parcours, mais à son aboutissement. Ce qui semble agréable sur le moment n'est pas toujours une véritable réussite.

Une personne fatiguée peut préférer rester chez elle plutôt que d'aller à un cours de Torah. Sur l'instant, elle ressent du repos et du plaisir. Mais plus tard, elle réalisera peut-être combien elle a perdu en renonçant à un mérite éternel.

À l'inverse, celui qui fait l'effort d'étudier malgré sa fatigue peut trouver cela difficile sur le moment. Pourtant, lorsqu'il découvrira la grandeur de la récompense réservée à chaque effort accompli pour la Torah, sa joie sera immense.

C'est le sens de l'allusion : « וְהָיָה עִקֵּב תִּשְׁמְעוּן » – la véritable joie se révèle à la fin.

Ne jugeons donc pas nos choix seulement selon le confort immédiat. Ce qui demande un effort aujourd'hui peut devenir demain notre plus grand bonheur.

« Séouda chenia »

BEN ICH HAI

La sainteté qui fait tomber le mensonge

וַיִּתֵּן ה' אֶלַי אֶת שְׁנֵי לוחֹת הָאֲבָנִים כְּתוּבִים בְּאֶצְבַּע אֱלֹהִים. (דברים 10)

« Hachem me donna les deux Tables de pierre, écrites par le doigt de D.ieu. » (Devarim 9, 10)



Le Ben Ich 'Haï rapporte une histoire arrivée à son grand-père, le gaon Rabbi Moché 'Haïm.

Un jour, deux hommes se présentèrent devant lui pour une réclamation. L'un réclamait une dette, tandis que l'autre niait complètement et se disait prêt à jurer qu'il ne devait rien.

Le Rav comprit cependant que le demandeur disait vrai et que l'autre était prêt à prêter un faux serment. Il lui dit alors : « Penses-tu que je vais te faire jurer sur un Séfer Torah ? Je vais te faire jurer sur les deux Tables de l'Alliance ! »

Puis il demanda à son serviteur d'aller chercher les deux Lou'hot ».

À ces mots, l'homme fut saisi de peur. Il imagina que le Rav possédait réellement



les Tables apportées du Ciel par Moché Rabbénou. Il craignit que leur immense sainteté ne le punisse s'il osait jurer faussement.

Il déclara aussitôt : « Rabbi, je vais payer ma dette ! Je ne prêterai pas serment ! »

Mais le Rav insista : « Tu as dit vouloir jurer ; tu ne peux pas revenir en arrière. »

Alors l'homme avoua : « Le yetser hara m'a dominé et j'ai menti. La vérité est avec le demandeur. »

Après avoir payé sa dette, il quitta les lieux. Le demandeur demanda alors au Rav s'il avait réellement voulu le faire jurer sur les véritables Tables de la Loi.

Le Rav sourit et lui montra un livre de sa bibliothèque : le « Chné Lou'hot Habrit » (« les deux tables de l'Alliance »), l'ouvrage du Chlah Hakadoch.

Cette histoire nous rappelle que le mensonge peut paraître fort tant qu'il reste caché. Mais devant la Torah, la crainte d'Hachem et la conscience que Lui connaît toute vérité, il finit par tomber.

« Séouda chlichit »

ABIR YAAKOV

Courir vers la sainteté

« וְהָיָה עִקֵּב תִּשְׁמְעוּן אֶת הַמִּצְוֹת הָאֵלֶּה, וְשִׁמְרֵתֶם וַעֲשִׂיתֶם אֹתָם, וְשִׁמְרֵתֶם ה' אֱלֹהֵיךָ לֹךְ אֶת הַבְּרִית וְאֶת הַחֶסֶד. » (דברים 10)



« Parce que vous écouterez ces lois, que vous les garderez et les accomplirez, Hachem, ton Dieu, maintiendra envers toi l'alliance et la bonté qu'il a jurées à tes pères. » (Devarim 7, 12)

Nos Sages enseignent que ce monde est appelé « érets », la terre, car chacun y court sans cesse.

Mais toutes les courses ne se ressemblent pas : certains courent après des choses passagères, tandis que le peuple d'Israël doit courir vers la Torah, les mitsvot et la vie éternelle.

Les forces d'impureté trouvent particulièrement leur prise au niveau des pieds. C'est pourquoi le serpent fut maudit par ces mots : « אֶתָּה תִּשְׁפֹּט עֵקֶב » – Tu le blesseras au talon. » De même, lorsque Yaakov Avinou lutta contre l'ange d'Essav, celui-ci ne parvint à le toucher qu'au niveau de sa jambe.

À notre époque, appelée Ikveta de Mechi'ha, les talons du Machia'h, cette idée prend encore plus de force. Le mauvais penchant cherche à entraîner l'homme dans une course vers le vide, les distractions et les plaisirs éphémères, afin de le détourner de sa véritable mission.

Mais nous aussi, nous devons courir. Nous devons courir à la synagogue, à un cours de Torah, vers une mitsva, vers une bonne action ou pour venir en aide à quelqu'un. Chaque pas dirigé vers le bien devient un pas vers la sainteté.

Rabbi Yaakov Abou'hatséra explique ainsi le verset : « וְהָיָה עִקֵּב תִּשְׁמְעוּן ». Il faut réparer le « ékev », le talon, en utilisant ses pieds pour aller écouter des paroles de Torah. Lorsque nos pas nous conduisent vers le bien, nous affaiblissons les forces d'impureté et renforçons la kedoucha dans le monde.

Alors Hachem accomplira sur nous Ses promesses de bénédiction : « Il t'aimera, te bénira... Hachem éloignera de toi toute maladie. »

Utilisons donc nos pieds pour courir vers la Torah, les mitsvot et le service d'Hachem.

RABBI YAAKOV COULI, LE MÉAM LOÉZ

Rabbi Yaakov Couli, appelé aussi Rabbi Yaakov 'Houli, est surtout connu comme l'auteur du célèbre Méam Loéz, l'un des livres les plus populaires des familles séfarades. Son œuvre a apporté la Torah dans les maisons, les synagogues et les cœurs de générations entières. Mais derrière ce livre exceptionnel se cachait un homme d'une immense humilité, dont la vie fut consacrée à une seule mission : permettre à chaque Juif, même le plus simple, de se sentir proche d'Hachem et de Sa Torah.

Rabbi Yaakov Couli naquit à Jérusalem vers 1685. Son père, Rabbi Makhir Couli, était issu d'une famille séfarade originaire de Crète, et sa mère était la fille de Rabbi Moché Ibn 'Haviv, l'un des grands sages de Jérusalem, connu pour ses ouvrages de Halakha. Dès son enfance, Rabbi Yaakov grandit donc dans une maison où la Torah occupait toute la place. Il étudia avec une grande assiduité et devint rapidement l'un des jeunes érudits les plus prometteurs de sa génération.

L'AMOUR DES LIVRES ET LE RESPECT DES ANCIENS MAÎTRES

Après avoir étudié à Jérusalem, Rabbi Yaakov Couli passa également par Tsfat. Il s'y consacra notamment à la copie, à la préparation et à la préservation des écrits de son grand-père, Rabbi Moché Ibn 'Haviv. Cette tâche peut sembler discrète, mais elle révèle beaucoup sur sa personnalité.

Un grand érudit pourrait chercher à publier ses propres idées et à être reconnu pour ses propres ouvrages. Rabbi Yaakov, lui, choisit d'abord de mettre ses forces au service de la Torah des générations précédentes. Il considérait que préserver les enseignements des maîtres était déjà une œuvre immense.

Par la suite, il se rendit à Constantinople, alors l'un des plus grands centres du monde séfarade. Là-bas, il se rapprocha de Rabbi Yehouda Rosanès, le célèbre auteur du Michné LaMélekh, qui était considéré comme l'une des grandes autorités rabbiniques de son époque. Rabbi Rosanès reconnut immédiatement la valeur de Rabbi Yaakov Couli et le fit entrer dans son tribunal rabbinique en tant que שופט, juge rabbinique.

Lorsque Rabbi Yehouda Rosanès quitta ce monde, il laissa derrière lui de nombreux écrits importants. C'est Rabbi Yaakov Couli qui se chargea de les organiser, de les corriger et de les préparer pour l'impression. Grâce à lui, le Michné LaMélekh put être transmis aux générations suivantes. Là encore, Rabbi Yaakov ne cherchait pas les honneurs : il voulait simplement que la Torah ne se perde pas.

L'HISTOIRE DE SON JEÛNE CACHÉ

Une anecdote marquante est rapportée à son sujet. Rabbi Yaakov Couli avait l'habitude de jeûner, mais il faisait tout pour que personne ne remarque ses efforts spirituels.

Un jour, il avait jeûné pendant trois jours. Vers la fin du troisième jour, alors qu'il était très affaibli, on lui proposa une tasse de café. Il aurait pu répondre : « Je jeûne », et chacun aurait admiré sa piété. Pourtant, il ne voulut pas que sa conduite devienne connue. Il prit donc la tasse et en but un peu, afin que les personnes présentes ne découvrent pas son jeûne.

Cette petite scène nous apprend une grande leçon. Rabbi Yaakov Couli ne voulait pas seulement servir Hachem : il voulait Le servir avec discrétion. Il préférerait que son jeûne soit connu d'Hachem seul plutôt que d'être admiré par les hommes. Cette anecdote est rapportée au nom du 'Hida dans des récits consacrés à sa hiloula.



LE MIRACLE DU MÉAM LOÉZ

À l'époque de Rabbi Yaakov Couli, beaucoup de Juifs séfarades parlaient le ladino, le judéo-espagnol. Ils priaient en hébreu, respectaient les Mitsvot et aimaient la Torah, mais ils ne comprenaient pas toujours assez l'hébreu pour étudier les grands commentaires, le Talmud ou les Midrachim.

Rabbi Yaakov Couli souffrait de cette situation. Il se disait : comment un père de famille qui travaille toute la journée peut-il connaître les lois de Chabbat, comprendre la Paracha, apprendre à éduquer ses enfants ou renforcer sa émouna, s'il n'a pas accès aux livres de Torah ?

C'est alors qu'il entreprit une œuvre extraordinaire : écrire un immense commentaire sur la Torah en ladino, dans une langue claire et agréable. En 1730, il publia le premier volume du Méam Loéz, sur le livre de Béréchit.

Le livre contenait des explications sur les versets, des Midrachim, des passages du Talmud, des lois pratiques, des coutumes, des histoires, des enseignements de morale et de émouna. Chaque lecteur pouvait y trouver sa place : le talmid 'hakham y retrouvait de nombreuses sources, tandis que la personne simple pouvait comprendre la Paracha et apprendre comment vivre selon la Torah.

C'est cela que l'on peut appeler le grand miracle du Méam Loéz : un livre écrit dans une langue parlée par les familles séfarades est devenu une source de Torah pour des communautés entières. Il fut étudié dans les maisons, lu à la synagogue, transmis des parents aux enfants et utilisé pour préparer la Paracha de chaque semaine.

UNE ŒUVRE QUI CONTINUA APRÈS SON DÉPART

Rabbi Yaakov Couli quitta ce monde en 1732, alors qu'il n'avait qu'environ quarante-trois ans. Il avait terminé le commentaire sur Béréchit et une grande partie de Chémot. Humainement, son projet semblait devoir s'arrêter avec lui.

Mais c'est précisément là que se produisit une autre chose extraordinaire : son œuvre ne s'arrêta pas. Tant le Méam Loéz avait touché les cœurs que d'autres grands rabbanim décidèrent de continuer son travail. Rabbi Yits'hak Magriso poursuivit notamment le commentaire sur Chémot et rédigea ceux de Vayikra et Bamidbar. D'autres sages complétèrent ensuite les livres suivants.

Rabbi Yaakov Couli n'avait pas écrit pour devenir célèbre. Il voulait seulement que les Juifs puissent apprendre. Et pourtant, son nom resta attaché à l'ensemble de cette œuvre immense.

Aujourd'hui encore, le Méam Loéz est étudié en hébreu, en français, en anglais et dans d'autres langues. Son message demeure vivant : aucune personne ne doit se sentir trop éloignée de la Torah. Avec des mots accessibles, une histoire qui touche le cœur et une explication claire, la Torah peut éclairer chaque foyer.

Rabbi Yaakov Couli nous laisse donc une leçon puissante : parfois, le plus grand miracle n'est pas de changer les lois de la nature. Le plus grand miracle est de prendre la Torah éternelle et de réussir à la faire entrer dans le cœur de tout un peuple.

Cette année sa Hiloula tombe le dimanche 2 août.



LES PETITES MITSVOT ONT UNE GRANDE VALEUR

La parachat Ekev commence par une promesse : si le peuple juif écoute les commandements d'Hachem, Hachem lui accordera des bénédictions. Le mot Ekev signifie « talon ». Nos Sages expliquent qu'il désigne les mitsvot que certains considèrent comme petites, comme s'ils les écrasaient avec leur talon. Pourtant, devant Hachem, aucune mitsva n'est sans valeur. On peut respecter la prière et Chabbat tout en oubliant des détails simples : dire merci, respecter ses parents ou surveiller ses paroles. Pourtant, chaque acte compte. Une parole gentille, un sourire ou une aide discrète ont une grande valeur. Hachem voit les efforts que personne ne remarque.

LES BÉNÉDICTIONS DE LA TERRE D'ISRAËL

Moché Rabbénou annonce au peuple juif que, s'il suit la Torah, Hachem lui donnera la santé, des enfants, des récoltes abondantes et la paix dans le pays.

La Torah décrit Erets Israël comme une terre de blé et d'orge, de raisins, de figues, de grenades, d'olives, d'huile et de dattes : les sept espèces par lesquelles elle est bénie.

Mais cette terre dépend de la pluie. À la différence de l'Égypte, irriguée par le Nil, elle dépend des pluies envoyées par Hachem. Même avec une maison, un travail et de quoi manger, il ne faut jamais croire que tout fonctionne seul. La santé et la réussite viennent d'Hachem.

Nous devons donc Le remercier pour les choses simples : un repas, notre famille, la santé, une bonne journée ou une réussite. Rien n'est automatique : tout est un cadeau d'Hachem.

LE DANGER D'OUBLIER HACHEM LORSQUE TOUT VA BIEN

Moché avertit le peuple d'un grand danger : une fois installé en terre d'Israël, avec de belles maisons, beaucoup de nourriture et une vie confortable, il risque d'oublier Hachem.

Dans les périodes difficiles, on prie souvent davantage. Mais lorsque tout va bien, on peut penser : « J'ai réussi grâce à ma force, à mon intelligence ou à mes efforts. » Il faut travailler, mais même nos capacités et nos talents sont des cadeaux d'Hachem.

La Torah dit : « Souviens-toi d'Hachem ton Dieu, car c'est Lui qui te donne la force de réussir. » Une personne peut être douée, mais elle doit rester humble. Sa réussite ne dépend pas uniquement d'elle. Après un examen réussi ou un projet abouti, il faut remercier Hachem.

LES MIRACLES DANS LE DÉSERT

Moché rappelle les quarante années passées dans le désert. Ce furent des années difficiles, mais également remplies de miracles. Chaque jour, la manne descendait du ciel pour nourrir les Bné

Israël. Ils n'avaient pas besoin de semer ni de récolter : Hachem leur envoyait leur nourriture quotidienne. Leurs vêtements ne s'usaient pas et leurs pieds ne gonflaient pas, malgré les longues marches. Hachem prenait soin d'eux dans chaque détail.

Cette période avait un but : les éduquer. Sans terres, récoltes ni réserves, ils devaient apprendre à faire confiance à Hachem chaque jour. La manne leur enseignait que la nourriture vient d'Hachem. Même lorsque nous travaillons pour gagner notre vie, la parnassa vient finalement d'Hachem. Nous faisons nos efforts, mais Hachem décide du résultat.

MÊME LES DIFFICULTÉS PEUVENT NOUS FAIRE GRANDIR

Les épreuves du désert n'étaient pas là pour faire souffrir le peuple sans raison. Elles étaient là pour le renforcer, l'éduquer et lui apprendre à vivre avec émouna.

La Torah compare Hachem à un père qui éduque son enfant. Un père aime son enfant, mais il doit parfois lui apprendre à se corriger et à devenir plus responsable.

Face à une difficulté, nous ne comprenons pas toujours pourquoi cela arrive. Nous pouvons être déçus ou inquiets. Mais la paracha nous apprend qu'Hachem ne nous abandonne jamais. Une épreuve peut nous apprendre à prier davantage, nous rendre plus forts ou nous aider à comprendre les autres. Même sans comprendre, gardons confiance : Hachem sait ce qui est bon pour nous. Il ne faut jamais perdre espoir.

SERVIR HACHEM AVEC AMOUR

Dans cette paracha, Moché demande au peuple : qu'est-ce qu'Hachem attend de chacun de nous ? La réponse est de marcher dans Ses chemins, de Le respecter, de Le servir et d'accomplir Ses mitsvot.

Aimer Hachem, ce n'est pas seulement dire que l'on croit en Lui. C'est vivre avec Lui au quotidien : remercier avant et après manger, prier avec attention, aider les autres, respecter ses parents, parler correctement et surveiller ses actions.

La paracha contient le deuxième paragraphe du Chéma Israël. Nous y rappelons qu'il faut parler de Torah à la maison, sur la route, le matin et le soir. La Torah ne doit pas rester à la synagogue ou à l'école : elle nous accompagne dans notre manière de parler, d'étudier, de travailler et de vivre avec les autres.

La grande leçon de la parachat Ekev est de ne jamais oublier Hachem. Dans les petits détails, dans la réussite comme dans la difficulté, Il nous accompagne chaque jour et nous donne tout ce dont nous avons besoin.





Quizz ?

1. Pourquoi la terre d'Israël devait-elle particulièrement rappeler au peuple sa dépendance envers Hachem ?

- A** Parce qu'elle ne possédait aucune récolte
- B** Parce qu'elle dépendait des pluies envoyées par Hachem
- C** Parce que les habitants ne pouvaient pas y construire de maisons

2. Quel comportement correspond le mieux au danger contre lequel Moché met en garde ?

- A** Refuser de travailler en pensant que tout viendra du Ciel
- B** Demander de l'aide à Hachem dans les moments difficiles
- C** Croire que sa réussite vient uniquement de son intelligence et de ses efforts

3. Quelle leçon les Bné Israël apprenaient-ils grâce à la manne ?

- A** Que la subsistance quotidienne dépend d'Hachem
- B** Qu'il ne faut jamais préparer de nourriture
- C** Que la richesse est plus importante que la Torah

4. Pourquoi Hachem a-t-il fait passer les Bné Israël par le désert pendant quarante ans ?

- A** Pour les empêcher d'entrer en terre d'Israël
- B** Pour leur apprendre à ne plus marcher
- C** Pour les éduquer et leur apprendre à avoir confiance en Lui

5. Quelle action illustre le mieux une « petite mitsva » souvent négligée ?

- A** Répondre avec respect à quelqu'un qui nous parle
- B** Construire une synagogue
- C** Organiser une grande fête

6. Que signifie l'expression : « C'est Lui qui te donne la force de réussir » ?

- A** Même nos talents et nos capacités sont des cadeaux d'Hachem
- B** Il ne faut jamais faire d'efforts pour réussir
- C** Seules les personnes riches peuvent réussir

7. Quel miracle ne concernait pas directement la nourriture des Bné Israël dans le désert ?

- A** La manne descendait chaque jour
- B** Ils n'avaient pas besoin de semer ni de récolter
- C** Leurs vêtements ne s'usaient pas

8. Selon la paracha, quelle attitude faut-il avoir face à une difficulté que l'on ne comprend pas ?

- A** Penser immédiatement qu'il n'y a aucune raison à cela
- B** Garder confiance qu'Hachem ne nous abandonne pas
- C** Refuser d'essayer de s'améliorer

9. Pourquoi la Torah compare-t-elle parfois Hachem à un père qui éduque son enfant ?

- A** Parce qu'une épreuve peut aussi avoir pour but de faire grandir une personne
- B** Parce qu'un père ne laisse jamais son enfant faire d'efforts
- C** Parce que les enfants n'ont pas besoin d'apprendre à se corriger

10. Que veut dire vivre avec la Torah au quotidien ?

- A** Étudier uniquement à la synagogue
- B** Garder la Torah seulement pour les moments importants
- C** Faire entrer la Torah dans sa manière de parler, d'agir et de vivre avec les autres

Réponses : 1-B, 2-C, 3-A, 4-C, 5-A, 6-A, 7-C, 8-B, 9-A, 10-C

HALAH'A DE LA SEMAINE



Question : Dit-on Tsidkatkha à Min'ha de Chabbat lorsqu'un 'hatan se trouve à la synagogue ?

Lorsque Chabbat tombe à une date où, si c'était un jour de semaine, on ne dirait pas les Ta'hanounim à Min'ha, on ne récite pas non plus Tsidkatkha.

En revanche, la seule présence d'un 'hatan à la synagogue, ou du père d'un nouveau-né, ou encore du sandaq, n'empêche pas, selon l'avis principal, de réciter Tsidkatkha. En effet, on ne l'omet que lorsque c'est le jour lui-même qui possède un caractère particulier excluant les Ta'hanounim.

Certains décisionnaires pensent toutefois que, lorsqu'un 'hatan, le père du bébé ou le sandaq est présent, il faudrait également omettre Tsidkatkha. Cependant, il ne convient pas d'en faire un sujet de divergence ou de discussion dans la communauté.

(Yalkout Yossef, Chabbat, tome I, p. 423 ; Yalkout Yossef, Téfila, tome II, siman 131, p. 437.)

Question : Peut-on commencer la troisième séouda de Chabbat après le coucher du soleil, avant la sortie des étoiles ?

A priori, il faut commencer la troisième séouda avant le coucher du soleil.

Cependant, celui qui a tardé peut encore commencer son repas durant les treize minutes et demie proportionnelles qui suivent le coucher du soleil, même si c'est déjà le temps de bein hachmachot et que l'heure d'Arvit approche. Tel est l'usage répandu.

Dès lors que l'on a commencé avant la sortie des étoiles, même sans avoir mangé un kazayit, on peut poursuivre le repas après la tombée de la nuit.

Cela concerne aussi bien les aliments du repas que les fruits, légumes, cacahuètes ou graines servis ensuite. En revanche, celui qui mange seulement des fruits ou des friandises, sans véritable séouda, doit s'arrêter au coucher du soleil.

(Yalkout Yossef, Chabbat, tome I, p. 414 ; édition 5764, p. 613.)

DEVIN' NETTES

1. Je suis la tribu qui n'a pas reçu de territoire comme les autres tribus. Mon rôle est de porter un objet très saint, de servir Hachem et de bénir le peuple en Son Nom. Qui suis-je ?

2. Hachem n'a pas voulu que les peuples ennemis disparaissent tous en une seule fois. Sinon, un danger aurait grandi dans le pays et aurait pu nuire aux Bné Israël. De quel danger s'agit-il ?

3. Après avoir mangé et être rassasié, on doit me réciter pour remercier Hachem. Qui suis-je ?

Réponses : 1. la tribu de Lévi 2. les bêtes sauvages qui auraient envahi le pays, 3. le Birkat Hamazone



Les 8 différences

Retrouve les 8 différences entre ces deux images !



Labyrinthe

